

du livre qu'il va publier maintenant dépend certainement son avenir.

—Madame, dit Marguerite, il y a un gros quart d'heure que la soupe est servie.

—Obéissons vite à Marguerite, dit Jeanne en s'approchant de la table.

—Quelle différence ! dit M. de Lucay. Ma maison est remplie de domestiques que je sens mes ennemis et je sens que cette grosse Marguerite est votre amie.

—Et la vôtre aussi, dit Jeanne en pensant à ce que Marguerite lui avait dit un moment plus tôt.

—Vraiment, ajouta M. de Lucay, si on considère la différence qu'il y a entre des domestiques comme la femme de chambre de Lucie, par exemple, et votre Marguerite, on ne sait plus quelle conduite tenir. Il n'y a pas moyen d'être assez sévère avec les uns ni assez bon avec les autres. Décidément, ils ne peuvent être que nos amis ou nos ennemis, et il faut les traiter comme tels.

—C'est-à-dire, dit Jeanne, aimer les uns et convertir les autres.

—Ah ! voilà ! dit de Lucay, je sens derrière vous l'abbé Alais.

—Il n'y a pas de mal à cela, dit Jeanne, et même, à ce sujet-là, j'ai quelque chose à vous dire; vous avez dit à Lucie, à propos de l'abbé Alais, que vous ne vouliez pas entre elle et vous de conseils étrangers, vous lui avez interdit les conseils de notre vieil abbé, qui eussent été bons, et vous avez laissé la place à d'autres qui sont mauvais.

—Lucie ne fait rien de mal, dit de Lucay avec embarras.

—Ni rien de bien, dit Marjalet, voyons, convenons-en ?

—Enfin, dit de Lucay, j'ai renoncé à tout, vous le voyez, puisque Lucie ne voulait pas m'aider; je ne m'occupe plus que de Bourse. Peut-être que si je la rends bien riche, elle sera heureuse.

—Et vous ? dit Marjalet.

—Moi, dit de Lucay, je suis vieux.

—Quel mot ! dit Marjalet; à trente-sept ans, vous dites: Je suis vieux ! Ah ! oui, vous avez eu tort de ne pas laisser à Lucie les conseils du vieil abbé Alais: il avait peut-être dans ses mains votre jeunesse et celle de Lucie. Il lui aurait apporté, au nom du Dieu vivant, des joies infinies, que ceux qui ne savent pas tout appellent des vertus, sans savoir que leur vrai nom est joie. Si vous saviez comme ce qui est austère est joyeux, léger, lumineux.

—Diable ! dit de Lucay, Jeanne vous a converti, je vois.

—Je suis heureux, dit Marjalet en regardant Jeanne; et vous, Lucay ? ajouta-t-il.

—Moi, dit Lucay, non.

—Tout est jugé, dit Marjalet; vous faites le mal si vous n'êtes pas heureux !

—Voyons, voyons, dit de Lucay après un moment de silence, ne soyez pas si sévère, que diable !

je ne fais pas grand mal, je me borne à faire valoir mes fonds à la Bourse.

—Qui donc est votre homme d'affaires ? dit Marjalet.

—Un certain Abon qui m'a été présenté par Lucie. Il lui avait été fort recommandé... Il me paraît être au courant de tout ce qui se passe. Il vient de me faire prendre pour cent mille francs d'obligations d'une certaine société agricole qui va, dit-on, faire de très belles affaires; cet argent se trouve hypothéqué sur des biens fonds... et doit me rapporter pas mal.

—Abon ? dit Marjalet, un gros monsieur qui va partout, les mains dans les poches, disant à qui veut l'entendre qu'il est le premier homme d'affaires qui se puisse rencontrer, et qui va partout emprunter de l'argent à tout le monde, en disant qu'il n'en a pas besoin, que c'est pour vous rendre service. Une espèce de commis-voyageur représentant la *Ruine et Cie*.

—Ne plaisantez pas, dit Jeanne, si M. de Lucay a mis là ses fonds.

—Qui donc a recommandé cet homme à votre femme, dit Marjalet ?

—Vous m'inquiétez, dit Lucay ; c'est Lucie qui m'a fait faire cela ; elle m'a tant tourmenté, en me disant qu'en définitive c'était l'argent de sa dot, que je n'ai pas voulu avoir l'air d'un tyran, et j'ai signé. Nous sommes si profondément séparés, Lucie et moi, que je n'ai osé, c'est le mot, lui refuser ma signature pour cette affaire. Vous savez comme elle sait dire : *ce qui m'appartient* !

—Ah ! dit Lucay, avec un soupir profond, je crois, oui, je crois que le mariage est la plus douce et la plus belle des choses; je n'ai qu'à me figurer le contraire de ce que j'ai, ou plutôt ce que vous avez, vous, Marjalet.

Deux heures plus tard, Marjalet disait à sa femme:

—Voyons, Jeanne, qu'avez-vous ? vous voilà triste, et tout à l'heure vous plaisantiez encore avec de Lucay.

—Sans doute, dit Jeanne, voilà précisément ce qui m'a rendue si triste. Je sais cet homme si malheureux que je voudrais lui enlever un peu le poids de son chagrin; il me semble qu'un peu de gaieté doit lui faire du bien, mais quand il est parti, je sens sur mes épaules le poids que je lui ai enlevé; et puis, tenez, tout cela ne semble rien, et pourtant je sens, en le voyant, comme l'attente du malheur.

—Ne vous affectez pas trop de cela, dit Marjalet, le malheur de Lucay est un de ces malheurs latents qui pèsent toute la vie sur le cœur de celui qui y est condamné, mais il n'y a rien d'éclatant à redouter et nous tâcherons de le consoler un peu. En définitive, quoi ?... sa femme pense trop à ses robes et pas assez à lui, voilà tout...

—Sans doute, dit Jeanne, voilà tout, mais c'est assez pour amener les plus grands malheurs; il me semble qu'il faudrait parler de cela à l'abbé Alais.